

mick  
jackson

---

le journal  
de la veuve

MICK JACKSON

---

LE JOURNAL DE LA VEUVE

Une femme, veuve depuis peu, s'enfuit de sa demeure londonienne pour s'installer dans le Norfolk. Loin des quelques proches dont elle ne supportait plus la fausse complaisance, elle trouve refuge dans une petite maison de pêcheurs et réapprend à vivre seule. Son quotidien se partage entre la rédaction d'un journal auquel elle confie ses réflexions, les excursions qu'elle entreprend sur la côte et les moments passés au pub, sous le regard étonné et réprobateur des habitants du village. À mesure qu'elle reprend le contrôle de sa vie, elle se penche sur son mariage : idyllique en apparence, il se révèle en réalité porteur de lourds secrets.

Mick Jackson campe avec finesse et causticité ce personnage féminin complexe, résigné et rebelle, sombre et drôle.

# LE JOURNAL DE LA VEUVE

*du même auteur  
chez le même éditeur*

CINQ GARÇONS  
L'HOMME SOUTERRAIN

MICK JACKSON

LE JOURNAL  
DE LA VEUVE

Traduit de l'anglais  
par Éric CHÉDAILLE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*The Widow's Tale*

© 2010 by Mick Jackson  
© Christian Bourgois éditeur, 2012  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-02288-9

Extrait de la publication

Je crois qu'au moment où j'ai fiché le camp de la maison, je n'avais pas d'idée bien précise quant à ma destination. Mais je devais me douter qu'il ne s'agissait pas seulement d'une courte escapade, sinon je n'aurais pas emporté un sac.

À l'âge qui est le mien, on ramasse machinalement clés, sac à main, étui à lunettes, etc., dès qu'on met le pied dehors. Mais j'avais également trouvé le moyen d'attraper une poignée de vêtements et de les glisser dans un fourre-tout. Je devais donc savoir que je n'allais pas rentrer avant au moins un jour ou deux.

Des parties considérables du trajet sont restées en pointillés. Je me souviens toutefois d'avoir à un moment donné baissé la vitre pour pousser un hurlement. J'avais du mal à respirer. Non, ce n'est pas tout à fait exact. Il me semblait que j'étais en train de perdre la raison. J'ai donc baissé la vitre pour passer la tête à l'extérieur dans l'espoir que le vent m'aiderait à quitter l'endroit aussi terrible que terrifiant où je m'étais laissé enfermer. Et je me revois en train de hurler sans désespérer, à pleins poumons, dans la nuit.

Je suis quand même soulagée de n'avoir pas causé d'accident. Car j'aurais fort bien pu me tuer et tuer

quiconque aurait traversé la route devant moi. Cette fichue Jag est beaucoup trop grosse et trop puissante. Je ne l'ai jamais aimée. Mais c'est tout ce que j'avais sous la main, puisque ma ravissante petite Audi était restée chez Ginny.

Erratique.

C'est, j'imagine, le terme qu'auraient employé les policiers si j'avais eu affaire à eux. « La désaxée conduisait son véhicule de façon erratique quand nous l'avons forcée à s'arrêter », auraient-ils consigné dans leur rapport.

Je me rappelle m'être retrouvée sur la M11, autoroute pour laquelle j'ai pas mal d'affection, pour autant qu'une telle observation ne soit pas parfaitement ridicule, étant donné que j'ai aussi énormément d'affection pour d'autres choses, comme les broches anciennes, les petits animaux à fourrure et même une ou deux personnes. Toujours est-il que je me suis retrouvée en train de rouler vers le nord sur la M11. Je n'avais plus qu'à décider si j'allais m'arrêter à Cambridge ou bien prendre à droite et filer vers Walberswick et Southwold, ou bien encore poursuivre en direction de la côte nord du Norfolk. J'ai tout de suite su ce que j'allais choisir.

Au départ, mon idée était avant tout de déguerpir de Londres. J'avais réussi je ne sais comment à trouver la M25, puis j'avais pris vers l'est. Je revois encore cette décourageante succession de passages souterrains, du côté de Waltham Abbey. Puis je me suis engagée sur la M11. Et j'ai abouti ici.

J'ai fait le plein juste avant Cambridge et j'en ai profité pour demander ma route. Peut-être parce qu'il avait affaire à une femme – *a fortiori* une femme



au visage bouffi et trempé de larmes –, le jeune homme du garage s'est borné à me suggérer de suivre les panneaux indiquant Norwich, puis la signalisation menant à l'une ou l'autre des localités de la côte. Sur quoi je l'ai laissé à son magazine et chacun de nous a poursuivi sa vie de son côté.

Je devais avoir retrouvé un peu de cohérence. Même si je serais bien en peine de dire avec la moindre certitude s'il était vingt heures ou minuit. Sans doute quelque part entre les deux.

Si le reste du trajet reste imprécis, il s'agit d'un flou d'une autre nature, né de l'épuisement. Épuisement peut-être émotionnel, mais sensiblement différent de l'aliénation mentale des premières heures. Je me souviens d'être arrivée sur la route du littoral, d'avoir bifurqué vers l'ouest et de m'être peu après engagée dans le village et faufilee à travers ses rues étroites. Et d'avoir pris soudain conscience des maisonnettes qui m'entouraient, avec leurs façades obscures et, sans doute, leurs occupants endormis. Je me rappelle avoir garé la voiture sur le quai, serré le frein à main et coupé le moteur. Et à quel point tout était noir et silencieux. Je ne suis même pas descendue pour me dégourdir les jambes ou respirer un bon coup. Je suis restée assise là, à tendre l'oreille, durant cinq ou dix bonnes minutes. Après quoi je suis passée sur la banquette arrière, me suis enveloppée dans mon manteau, et mon souvenir suivant est de m'être réveillée à six heures ce matin, avec le ciel qui commençait à peine de pâlir et une furieuse envie de pisser.

Je n'ai jamais été particulièrement portée sur le petit déjeuner. Une tasse de thé, une cigarette, et me

voilà contente de mon sort ; aussi celui de ce matin fut-il un petit déjeuner normal, la tasse de thé en moins. Après avoir poussé jusqu'au marais afin de me soulager la vessie, je suis revenue m'asseoir un moment dans la voiture. Puis j'ai parcouru deux ou trois fois la longueur du quai. Et pour finir, je me suis dirigée vers le centre du bourg.

Je suppose que j'avais décidé de chercher à me loger. Mon idée première avait été de passer une nuit ou deux à l'hôtel, par nostalgie. Au gré de mes déambulations j'ai toutefois avisé une petite agence de location. Après tout, pourquoi pas ? me suis-je dit. Je suis donc retournée à la voiture pour me regarder dans le miroir et voir à quel point j'avais l'air dérangée. Puis, sur le coup de neuf heures, dès que la demoiselle a retourné l'écrêteau « Ouvert / Fermé », je suis entrée d'un pas nonchalant.

Elle m'a montré trois endroits très différents : une bâtisse gigantesque, de style fortement rupin et terriblement dépouillé, une mesure délabrée sise en bordure des marais et cette méchante bicoque au milieu du village, qui était de loin la plus modique, même si aucune n'était vraiment hors de prix. Si j'ai choisi cette dernière, c'est parce qu'elle se trouve enserrée. Ce qui est étrange, considérant que j'ai fiché le camp de Londres hier soir parce que je m'y sentais affreusement cernée de toutes parts. Manifestement, être enserrée ici, dans le Norfolk, et cernée dans la capitale sont deux choses fort différentes.

De retour au bureau – ou à l'officine ou à quel qu'en soit le nom –, tandis que la demoiselle pianotait d'abondance sur son clavier, je me suis lentement penchée pour jeter un œil sur l'écran. Apparemment,

cela faisait un bon mois que la maisonnette n'avait pas été louée. L'autre faisait son possible pour m'empêcher de regarder, à croire qu'elle avait un accès personnel au processeur central du Pentagone ; mais il y a beau temps que je me contrebalance de ce qu'une gamine de son âge peut penser du comportement d'une femme de mon âge.

Je l'ai louée pour une semaine. Dieu seul sait où j'en serai d'ici à sept jours. Pour l'instant, j'ai du mal à passer d'une minute à la suivante. Ce n'est que lorsque j'ai refermé la porte derrière moi et laissé choir mon sac par terre que j'ai enfin eu l'impression de me poser. Et j'ai aussitôt fondu en sanglots. Ce qui constitue peut-être pour moi une sorte de record en matière de retenue. D'ordinaire, quand arrive le milieu de la matinée, j'ai déjà eu au moins deux crises de larmes.

La seule chose figurant sur la liste des choses que j'ai à faire est de m'allonger pour piquer un roupillon. Je n'ai nulle envie de traîner. Je n'aime pas découvrir au sortir d'un somme qu'il fait plus noir que lorsque j'ai fermé les yeux. Je trouve cela perturbant au dernier degré.

La première page de la « brochure de bienvenue » m'informe de source sûre que cette « maisonnette de pêcheur » abritait jadis une famille de neuf personnes, ce qui est à l'évidence une manière détournée de faire savoir à tous les idiots qui la louent en se figurant qu'elle peut recevoir assez confortablement deux adultes et deux enfants que toute plainte et tout espoir de remboursement seraient vains.

L'endroit est d'une incroyable exigüité. En redescendant l'escalier, je dois me courber en arrière en

une espèce de limbo pour éviter de me cogner la tête, bien que je ne mesure qu'un mètre soixante-cinq. Il est possible qu'une famille de neuf personnes se soit entassée ici à un moment donné, mais cela ne veut pas dire que ces gens aient été particulièrement heureux, assis devant l'âtre à ramender leurs filets, tailler des bouts de bois ou toute autre activité qui leur faisait passer le temps. Ils étaient sans doute extrêmement pauvres et misérables. Il y a assez de place pour moi, mais je ne voudrais pas inviter trop de monde à dîner. Une maison de veuve, voilà ce que c'est. Je vais peut-être graver dans la planche à pain un petit écriteau que je clouerai au-dessus de la porte d'entrée.

Les nombreux trous et bosselures des murs sont dissimulés derrière des étendues de papier peint gaufré. Les tapis sont de fabrication industrielle. J'ai décroché un ou deux cadres pour ménager ma sensibilité esthétique. Ils se morfondent désormais en prison, sous l'escalier. Ils devraient s'estimer heureux : au moins ont-ils quelque espoir de conditionnelle pour bonne conduite, ce qui n'est pas le cas de la demi-douzaine de désodorisants à support en plastique que j'ai découverts cachés derrière les rideaux ou perchés au-dessus des placards, à présent tous enfermés dans un sac au fond de la poubelle extérieure.

L'unique étagère à livres propose les habituelles lectures des jours fériés : P. D. James... Jean Plaidy... Winston Graham. Je ne crois pas avoir jamais rencontré quelqu'un qui ait vraiment lu un Winston Graham. À croire que ces bouquins sont publiés à l'intention exclusive des hommes, pour qu'ils les lisent pendant les jours chômés en Angleterre.

Peut-être pas pour qu'ils les lisent, mais pour qu'ils les tiennent ouverts dans leur giron pendant que leur femme lit. Ou jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Un peu plus tard. Je ne sais quelle heure il est exactement. J'ai retiré ma montre auparavant pour faire un peu de ménage et j'ai oublié de la remettre. Mais il commence à faire noir.

Il y a un minuscule poste de télévision, avec une image plutôt correcte. Mais je m'interdis de l'allumer. Je suis toujours un peu éberluée de me retrouver ici. Et ce nouveau décor me donne matière à gamberger. Sans cela, j'aurais dû l'allumer. Ou bien la radio. Voire les deux.

Bon sang, ce qu'il fait froid. J'ai passé une demi-heure ce matin à me battre avec les boutons pour essayer d'obtenir quelque chose qui ressemble à du chauffage, mais l'installation ne fonctionne qu'en période d'heures creuses, autant dire qu'elle est quasiment inopérante. Ma tentative pour faire couler un bain s'est soldée par un fiasco total. Tout ce que je peux dire, c'est que si ce ballon est incapable de produire suffisamment d'eau chaude pour que je poche jusqu'au menton au moins une fois par jour, lui et moi allons être sérieusement en froid.

Fait une flambée, ce qui a un peu amélioré les choses ; mais, à ce train-là, le petit sac de boulets et les deux ou trois rondins ne feront pas long feu. Aussi ai-je entamé une petite liste : « bois... charbon... allume-feu », suivis de près par « alcool... clopes ». Peut-être ces deux derniers devraient-ils figurer en tête. J'ai ajouté « lait... pain... etc. » presque après coup. Si je bois avec une certaine constance, mon alimentation, elle, passe par des hauts et des bas.

Me suis rendue hier soir dans les deux pubs. Le premier ne ressemble pas du tout au souvenir que

j'en avais conservé ; il a été massivement gastronomiqué, avec trop de lumières et trop peu de clients, qui à eux seuls font bien trop de bruit. Je soupçonne l'établissement d'être carrément boudé par les gens du cru, car la clientèle semble presque exclusivement composée de voileux et de propriétaires de résidence secondaire. Quels que soient ces gens, ils ne manquaient assurément pas de confiance en eux dans quantité de domaines. On devait les entendre de l'autre bout de la rue. Et ils paraissaient ne s'intéresser pas qu'un peu à ma personne. Pas au point de m'adresser la parole, bien sûr. Juste de petits coups d'œil narquois dans ma direction, tandis que je faisais mes mots croisés assise dans un coin, les ignorant résolument.

L'autre pub, le *Lord Nelson*, est plus traditionnel et paraît n'avoir pas trop changé, avec son plafond bas, ses fûts de bière dressés derrière le comptoir et ses abat-jour qui n'ont pas été dépoussiérés depuis vingt ans. Le genre d'endroit que John aurait aimé. Au moins les consommateurs installés au bar étaient-ils absorbés les uns avec les autres et se fichaient-ils complètement de moi. Cela tenait peut-être à ce que j'en étais à mon troisième ou quatrième verre ; toujours est-il que j'ai senti que je me détendais un peu. Si bien que j'ai commencé à lever le nez de mon journal pour parcourir la salle du regard. Et quand il est venu prendre mon verre vide, le barman m'a adressé un sourire dont j'ai pensé, peut-être à tort, qu'il était empreint d'une véritable gentillesse – à tel point que j'ai été de nouveau à deux doigts de fondre en larmes.

C'est vrai, ce qu'on dit au sujet de la gentillesse des inconnus. En fait, pour être honnête, je n'ai

pas la moindre idée de ce qui se dit à ce propos. Tout ce que je sais, c'est qu'un mot gentil autant que spontané de la part du type, barman ou marchand de journaux, debout derrière le comptoir a le chic pour vous alléger le cœur et le briser tout à la fois.

Certes, en ce moment, je suis bonne à ramasser à la petite cuiller, aussi mon jugement est-il sans doute un peu biaisé. Sur le plan émotionnel, je peux plus ou moins tenir le coup. Au moins peut-on se convaincre que cela aide d'une certaine façon à se défouler. C'est tout l'autre truc – les bouffées de panique et le reste – que je ne supporte pas. J'ai du mal à en voir l'aspect positif.

Quand je suis partie de Londres de façon si précipitée, j'avais conscience d'être sérieusement agitée depuis une bonne paire d'heures. C'est souvent le cas ces temps-ci. Je déteste cette période de l'année, quand il commence à faire noir avant même la fin de l'après-midi. J'ai peur du noir. Vous y croyez, vous ? J'ai soixante-trois ans et j'ai peur du noir.

Mais c'était plus grave que ça. J'avais pris un bain, avec quelques gouttes d'huile essentielle (« Oui, je voudrais une huile qui m'empêche d'avoir tout le temps peur... »), puis j'avais mangé un morceau. Je regardais la télé et me sentais de plus en plus tendue. Je ne pense pas que cela avait à voir avec ce qui passait à l'écran. Simplement, j'étais tenaillée par l'envie irrésistible de me lever et de me mettre à déambuler de long en large. Comme un fauve en cage.

Puis tout à coup ç'a été comme si j'avais pris une décision. L'instant d'après, jurant d'un bout à



l'autre, je réunissais des vêtements et bouclais la maison. Je me suis retrouvée dans la voiture en train de rouler vers le nord à toute vitesse, ce qui était déjà trop tard. Puisque j'aurais voulu être sortie de Londres... *sur-le-champ*. Me trouver loin, très loin, immédiatement. Avec un peu de chance, j'allais peut-être réussir à m'extraire de la ville sans écraser personne. Sinon, qu'est-ce que ça pouvait faire !

Ce qui me poussait de la sorte semblait parfaitement instinctif. Presque primitif. Ce qui confère au tout un côté naturel, voire rassurant. Mais ce n'était pas le cas. Absolument pas.

Cet après-midi, j'ai acheté au Spar une bouteille de Gordon's et un pack de Schweppes, ainsi que deux bouteilles de sauvignon, quelques trucs à grignoter, etc. La caissière est restée parfaitement de marbre, mais j'ai comme le sentiment que par ici les emplettes alcoolisées de chacun sont étroitement surveillées. Bah, qu'ils aillent se faire voir. Pour ce que j'en ai à faire, ils peuvent bien accrocher au mur un grand tableau noir pour tenir le compte de ma consommation quotidienne. Je l'y inscrirai moi-même.

J'avais pensé prendre aussi quelques sacs de charbon, mais, allez savoir pourquoi, ils n'ont pas cet article ; aussi ai-je dû rouler trois kilomètres jusqu'à un garage battu par les vents. Comment se débrouille-t-on ici quand on n'a pas de voiture ? me suis-je demandé. Et si jamais je ne trouve pas le courage de quitter le coin et que j'y reste jusqu'au jour où mes vieilles jambes tomberont en rade ? Je

suppose que je n'aurai plus qu'à me faire livrer. Je serai la brave vieille qui attend son charbon, le nez collé au carreau.

Je me trouvais à mi-chemin du garage quand j'ai remarqué quelque chose qui battait sur le pare-brise. Une contravention. Et soudain voilà que ça me reprend. Cet affreux croc-en-jambe que l'on se fait à soi-même, quand ma première pensée est que ma sottise va me valoir un savon de la part de John. Et la pensée qui suit : Oui, en fait, non. Ça ne risque pas. Vu que John est mort et qu'il ne va donc pas me faire un foïn à propos d'une contredanse ou de quoi que ce soit d'autre.

Cette séquence de pensées est bouclée en un éclair. Tout se passe comme si, roulant tranquillement, je disparaissais dans un grand trou à la sortie d'un virage. C'est le même grand trou. Je trouve sans cesse de nouvelles façons de m'en approcher. Si je pressens ce qui va arriver, je parviens parfois à l'éviter d'un coup de volant. À m'accorder tant bien que mal une fraction de seconde à la faveur de laquelle je peux faire une embardée. Mais la plupart du temps je fonce droit dedans.

Donc, une fois de plus, un garagiste sans méfiance de ce pays se retrouve confronté à la larmoyante inconnue. Heureusement, celui-ci a eu l'obligeance de m'aider à charger charbon et rondins dans le coffre. Du devant de la station j'apercevais la mer en contrebas et j'ai été tentée d'y descendre d'un coup de voiture, mais je me suis ravisée. Pas la force de m'y lancer. J'ai donc regagné le village pour me garer le plus près possible de la maison (c'est à dire, pas près du tout) et découvrir

que ces sacs de charbon pèsent une tonne. Il m'a fallu une vingtaine de minutes pour traîner le tout dans la venelle et jusqu'à ma maison de veuve, exercice qui m'a laissée dégoulinante de transpiration.

Conduit l'auto sur l'aire de stationnement municipale, où l'on m'a assuré que je pouvais la laisser une semaine sans risquer de procès-verbal, mais réussi à froisser une aile en me faufilant entre les montants de l'entrée. Étrange. J'érafle la peinture de la voiture et cela me laisse froide. Alors qu'une heure plus tôt je récolte une contravention et j'ai l'impression que c'est la fin du monde.

Je n'ai présentement guère envie d'aller marcher, ni à vrai dire de faire quoi que ce soit. Mais je me suis dit qu'il serait bon de sortir au moins dix minutes avant la fin du jour.

Je crois que c'est pour cela que j'ai été jadis séduite par ce coin d'Est-Anglie. Le ciel semble plus vaste qu'ailleurs. Un sentiment d'espace. Qui peut se révéler un peu oppressant. On s'y sent comme exposé, vulnérable. Mais les marais salants, qui sont en fait bien plus verts que leur appellation ne le suggère, atténuent la désolation ambiante. Ils lui confèrent une espèce de gentillesse. Et voilà ce mot qui revient une fois de plus.

L'hiver sied à ce paysage. L'hiver et l'automne. Je ne suis venue qu'en ces deux saisons. Je ne suis pas certaine que je serais tentée de séjourner ici à une autre période de l'année.

Je n'ai cheminé que sur deux cents mètres et quelques, mais cela a été suffisant pour m'écarter des

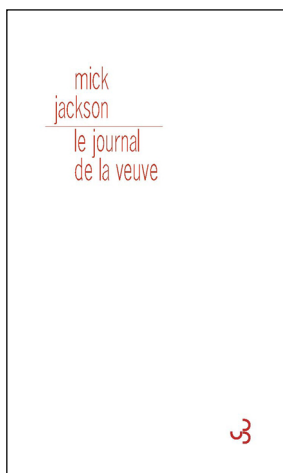
maisons et entendre le vent dans mes oreilles. La marée était haute, ce qui ne signifie pas que des vagues brisaient un peu partout, seulement que toutes les petites anses étaient pleines. Ces marais sont comme une éponge. Quand la mer monte, le sol devient tout détrempé. La mer redescend et l'éponge sèche un peu.

Je déambulais de-ci de-là quand le soleil est apparu quelques instants. Rien de spectaculaire, mais suffisamment pour que j'en sente la chaleur sur mon visage. J'ai pensé à ce poème d'un des poètes de la Grande Guerre – Owen, je crois –, qui s'intitule « Placez-le au soleil ». Il y est question d'un pauvre bougre à moitié mort qu'un de ses camarades suggère de traîner au soleil pour tenter de le ranimer.

Ma foi, j'ai fermé les paupières, levé le visage au soleil, et j'ai attendu – qu'il me ranime... me guérisse... me secoure d'une façon ou d'une autre. J'ai senti qu'il ne parvenait pas à pénétrer, à remplir son office. Je crois que j'aurais pu rester plantée là tout l'après-midi sans qu'il me fasse le moindre bien.

À présent, me voici au moins blottie au coin du feu. Je suis tentée de lire un peu. Mais je sais que, dès que j'aurai commencé, je m'assoupirai. Je prends sur moi pour ne pas regarder la télévision. Je ne sais pas trop pourquoi. Ce n'est pas que je la tienne pour spécialement nocive ni rien. C'est juste que, si je la regarde, j'oublie où je me trouve et quand cela me revient brusquement, un début de panique me prend. Alors que si je reste immobile à

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Impression : S.N. Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée  
Dépôt légal : février 2012. N° 2147 (00000)  
*Imprimé en France*



# Le Journal de la veuve

## Mick Jackson

Cette édition électronique du livre  
*Le Journal de la veuve* de Mick Jackson  
a été réalisée le 16 janvier 2012  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267022889).  
ISBN PDF : 9782267023107.  
Numéro d'édition : 2147